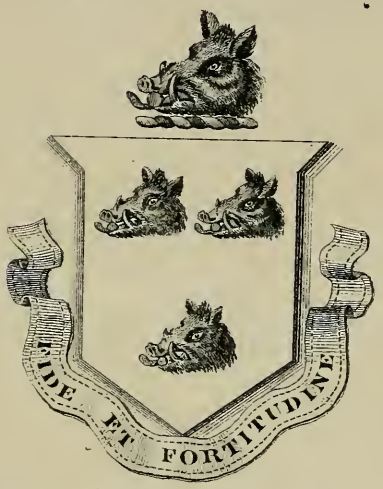
Accessions
159.830

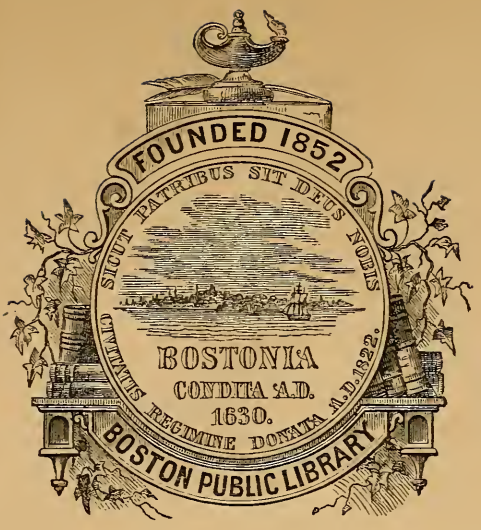
Shelf No.
xG 3656.15

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.



30 v

PAMPHLETS.

French

Revolution.

1790

Barton Library

XG3656
.15

159.830
May. 1878

LE DÉNOUEMENT

DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

OU

LE BOUQUET

DU ROI.

A PARIS,

DANS LES GALERIES
DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

Et se vend chez BARNAVE, à l'enseigne du
TIGRE.

M. DCC. XC.

LE DÉNOUEMENT

DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

OU

LE BOUQUET

DU ROI.

Il n'est aujourd'hui personne, qui ignore les moyens vicieux qui ont été employés pour nous conduire à une soi-disante liberté; mais cependant peu de personnes, ou même presque point, ne connoissent les voies obscures et criminelles, que des scélérats ont mises en œuvre, pour renverser l'édifice de la monarchie, anéantir le pouvoir du Roi, et qui cherchent encore à diminuer chaque jour l'apparence même de la royauté. Le citoyen plongé dans le désespoir et la tristesse, la France sur le penchant de sa ruine, tout nous annonce une catastrophe sanglante et cruelle. Que de moyens mis en œuvre journellement, pour égarer le citoyen sur ses véritables intérêts, et lui faire

prendre pour un bien, ce qui va être désormais le sujet de sa douleur et de son désastre.

Quel va donc être le dénouement de cette tragédie sanglante, qui se joue journellement ? quel va être le bien opéré par cette assemblée, dont les mœurs, comme particuliers, sont si dissolues, et dont les opérations comme publiques, sont conduites par l'indécence et par l'animosité.

Ami des lois, attaché à mon pays, respectant mon souverain et mon maître, prêt à sacrifier, pour lui et pour ma patrie, le reste d'une vie infortunée ; que ne puis-je répondre à cette question, qui m'est si souvent adressée et que je me fais si journellement à moi-même ; quel va être le dénouement de l'assemblée ? comment parvenir à rétablir le calme et la paix, pourquoi au lieu de l'union, ne vois-je que la discorde et l'inquiétude ? pourquoi cette anxiété, cette stupeur, qui glace d'effroi le citoyen honnête, et ne lui fait entrevoir

qu'un avenir affreux ? Amis de l'humanité, de votre pays, courez le demander à cette assemblée que vous renfermez dans votre sein, qu'elle vous réponde, et que sa réponse soit vraie et exacte : elle vous dira, la paix, l'union nous rendoient inutiles ; la discorde, la méfiance, et les horreurs qui se passent, sont avantageuses à nos projets, à notre fortune, qui est déjà faite pour plusieurs d'entre nous : nous voulions des places ou nous en espérons. Voilà donc l'intérêt particulier qui a prévalu sur le général, et en vantant chaque jour la liberté, on en a cruellement privé l'honnête citoyen ; voilà ce qu'a produit la licence, et voilà ce qu'on a nommé du mot de bonheur public. Liberté, mot sacré pour le citoyen vertueux, la bouche qui te prononce, avant que leurs écrits soient répandus dans le public, a déjà corrompu ta juste signification, et la licence dont ils donnent l'exemple, est le seul nom qui convient à des actions qu'il est inutile de décrire ici.

Quel sera donc le dénouement de l'assemblée nationale ? le bonheur public sera-t-il établi sur des bases sures et invariables ? pouvons-nous espérer une félicité durable, ou plutôt le commencement de la tranquillité ?

Pour répondre à ces questions, que je ne diviserai pas, il faudroit d'abord avoir une connoissance exacte de cette Constitution, annoncée depuis longtems, si nécessaire pour rétablir l'ordre, et éloigner les maux qui désolent la France. L'anarchie la plus honteuse, a pris la place d'un gouvernement, peut-être vicieux dans quelque point, mais qui, du moins, bannissoit du sein de la société, le crime, le meurtre et l'incendie. Vit-on, il y a deux ans, sous l'ancien prétendu despotisme, régner, la tête levée et impunie, la scélératesse, portée jusqu'au dernier degré, où l'homme, sans frein, sans mœurs, sans religion, peut porter le crime et l'invention des horreurs qui se sont passées. L'amour du bien, de la justice et des

lois, a été remplacé par le mot de liberté. L'homme libre, est donc celui qui est souillé de tous les crimes, dégoutant du sang de son frere et de son semblable; car, il ne l'acquere, cette liberté, que par le meurtre et l'assassinat. En faisant le serment d'être libre, il a donc fait celui de se baigner dans le sang de son semblable, et de fouler aux pieds, la justice, l'honneur et les lois. A quoi donc a servi l'armement de deux millions d'hommes, arrachés à leurs travaux et à leurs occupations? qu'a donc produit tant de sermens et de fêtes? Les milices ont-elles pu arrêter le crime et le brigandage? n'ont-elles pas vu, sans émotion, couler le sang des victimes de la vengeance particuliere, souvent devenue l'objet de la haine publique, et immolées à sa rage? La force, pour arrêter le crime, est donc devenue impuissante; et l'assemblée, qui ne devoit établir son autorité (maintenant despotique, et qu'on masquoit du nom de liberté,) que sur la justice, l'a établi sur des bases sanglantes, et

par la proscription de plusieurs victimes, qui, reposant dans la nuit du tombeau, sont enveloppées de ce manteau que l'homme redoute, le seul terme de tous nos maux, et le seul qui ne peut être arraché par des mains sacriléges.

Répondez, représentans de la nation, c'est en son nom que je vous interroge; depuis un an que vous régnez par la proscription et l'inquisition la plus odieuse, la justice a-t-elle été mieux administrée, le coupable a-t-il été puni, l'innocence a-t-elle triomphé? Non, je répond pour vous; c'est à l'esprit que vous voulez parler, c'est au cœur, que je veux que ma voix pénetre; eh! comment n'iroit-elle pas, elle sort du cœur d'un françois, cette voix, et c'est pour y rentrer que je la fais entendre aujourd'hui: encore une fois, non, l'innocent, victime de l'injustice, en pliant sous un despotisme nouveau, a vu finir sa carriere, sans espoir de vengeance, et le glaive d'une prétendue loi, en le condamnant comme coupable, a frappé en criminel, le citoyen faussement

accusé, que des hommes sanguinaires, en prônant la vertu, en empruntant son masque, ont livré pour victime à la fureur populaire : la scélératesse a donc triomphé, et l'innocence a succombé sous de fausses inculpations. O Favras ! ô mon ami, ombre que j'invoque ici, toi qui, grand dans le malheur, a paru être le juge plutôt que le coupable; toi qui a été condamné par la scélératesse et l'injustice. Vois des françois pleurer journellement sur ta tombe; entends les éloges qui sont donnés à ton courage et à ta grandeur d'ame ; que les regrets d'une partie saine des citoyens, des amis de l'homme, appaisent ton ombre plaintive. Pourquoi tes amis, n'ont-ils pu faire parvenir jusqu'à toi leurs gemissemens et leurs plaintes, pourquoi nos embrassemens n'ont-ils pu adoucir les horreurs de l'innocence condamnée. Hélas, ainsi que toi, en te voyant périr, nous avons tout attendu de la justice de ta cause et de cette vengeance, qui souvent différée n'en est que plus terrible. Mais je suspends ici une douleur bien méritée et bien sentie.

Je reprends. Répondez encore à cette question ; vos milices ont-elles arrêté les brigandages, les incendies et les meurtres commis sous vos yeux. Des bandits sortis du sein même du royaume, ont porté le fer et la flamme au sein des possessions les plus reculées ; le scélérat arrêté n'a point été jugé, mais renvoyé absous ; l'impunité la rendu plus féroce et plus cruel. Qui donc a été condamné ? l'innocent seul, parce qu'il falloit sa perte pour accomplir vos desseins : oui, dut ma vie m'être arrachée par des scélérats qu'on emploie journellement, je serai vrai, et je répondrai à tout : il vous falloit des victimes, il falloit régner par la contrainte, il falloit que la partie la plus riche, la moins nombreuse, la plus foible fût dévouée à votre rage ; elle l'a été, soyez satisfaits : régnez désormais sur des monceaux de cendres et de cadavres, exercez votre despotisme par le crime et l'atrocité, qu'une nation ait du moins la gloire d'avoir elle-même été le bourreau de son semblable, et qu'elle joigne au

meurtre, celle d'avoir dépouillé, sans honte et sans remord, le citoyen foible et isolé. C'est là, diront les générations futures, les descendans de ces françois, qui s'empressoient jadis autour de leurs maîtres, combattoient sous ses yeux, environnés de sa noblesse, et périssoient pour son roi; c'est là cette nation qui le couvroit de son corps dans les combats, et qui pendant la paix donna tant d'exemple d'amour pour son maître. Ah! que le voile de la vérité une fois déchiré, sera inondé de nos larmes, que le reveil de notre assoupissement sera douleureux. Nous gémirons désormais sous le despotisme de nos commettans, et des chaînes aussi pesantes, seront cent fois plus dures, que le pouvoir d'un roi juste et ami des lois. Les regrets alors se feront entendre, c'est à ce moment que le sang de nos freres criera vengeance; c'est alors que l'œil humide, le regard farouche, fixé sur le cadavre de nos freres, nous déplorerons les suites funestes de notre cruauté et de notre ivresse. Les larmes prendront la

place, de cette joie féroce, et la consternation, suivra cette satisfaction, que nous avons manifestée, en voyant humilié et anéanti tous les ordres de l'état.

Dut ma voix, envain frapper vos oreilles, dut le tableau que j'ai à tracer, ne point dessiller vos yeux, je remplirai mon devoir ; j'adoucirai mes chagrins en les déposant dans le sein du public. La patrie est en danger, je ne puis me taire !

Qui n'a plus rien à craindre, n'a plus rien à dissimuler.

J'avois, il y a deux ans, un commerce florissant, et d'un excellent rapport ; mon nom respecté parmi mes concitoyens, satisfaisoit mon amour propre et l'honneur de mon état. Une femme aimable et des enfans bien élevés, jouissant d'une bonne santé, répandoient la joie et le bonheur dans ma maison. Une spéculation exacte, guidée par l'honneur et la conscience, m'assuroit un débit sûr et journalier, faisoit circuler chez moi l'argent, seule ressource qui féconde et entretient le commerce ; en un mot, j'é-

tois heureux. On m'a dit depuis que j'avois des chaînes : j'avois le bonheur de ne pas les connoître ; je ne connoissois que celles qui m'attachoit à ma patrie et à mon roi. J'avois deux cents ouvriers journellement employés ; c'étoient des enfans, dont j'étois le pere, et pour qui j'en avois la tendresse. Ils voyoient en moi leur bienfaiteur ; et je voyois en eux une classe d'homme précieuse à l'état, si essentielle dans une ville où le commerce et le luxe sont nécessaires pour employer des bras. Voilà le tableau de mon ancienne position : que celui qui me reste à tracer est bien différent. Maintenant, sans travail, sans débit, plongé dans la tristesse par le mauvais état de mes affaires, des fêtes publiques ont suspendus, pour un moment, des peines qui ne peuvent cesser ni finir. Ma femme, voyant notre commerce ruiné, obligé souvent de quitter ma maison et mes enfans, pour monter mes gardes ; je n'ai pu la consoler, et mêler mes chagrins avec les siens. Je vois depuis longtems la peine qui la con-

sume, et la conduira au tombeau. Mes enfans négligés par leur mere, hors d'état de leur donner aucun secours, n'ont plus cet air de fraîcheur, qui sied à la jeunesse. Pour comble d'infortune, mon fils aîné, le soutien de mon commerce, notre appui, la consolation d'un pere, servoit dons son district, une querelle s'établit entre un autre district, et il périt victime du point d'honneur, que l'honnête marchand ne connoissoit que dans son commerce. Pourquoi le fer de son assassin n'a-t-il pas terminé, du même coup, le malheur répandu sur toute une famille ? Mes chagrins commençoient à diminuer; j'espérois tout de nos soins et du bonheur que l'on nous annonce depuis si longtems; je voulois m'occuper totalement de mon commerce; j'avois quitté un uniforme, devenu odieux depuis la perte de mon fils, lorsque les gens riches, le clergé et les nobles, humiliés, dépouillés, en partant de Paris, ont laissé cette capitale dans le désespoir et les larmes. Sans secours, sans appui, aucun espoir ne soutient plus

une existence qui m'est à charge : tout n'a plus à l'entour de moi que cet air de proscription et de rage, que j'ai souvent devant les yeux. Il me faut à la fois supporter mes chagrins et ma ruine, et déplorer les maux de ma patrie, qui se présentent à moi sous mille formes affreuses. Des ouvriers, à qui jadis j'étois utile, qui attendoient tout de moi, que j'ai soutenus, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, inondent ma maison, la remplissent de larmes et de désespoir. Voilà ce qu'a produit, pour des milliers de citoyens et peres de famille, cette liberté si vantée, et promise depuis si longtems. Obligé à dévorer tous ces maux, il ne me reste pas même la consolation des malheureux, celle d'avoir un être sensible, qui me plaigne et me console. J'ai un frere tendre et qui m'aime; mais éloigné de lui, je n'ose et ne peut lui faire part de mes réflexions, sur nos maux présens et avenir. L'inquisition des postes me poursuit, et ma lettre peut servir de témoin,

contre lui ou contre moi. Sous le despotisme des rois, ma lettre étoit lue, quoique rarement, mais ma pensée étoit aussitôt ensevelie dans le secret que connue, je n'étois pas sans cesse inquiété et poursuivi ; on ne connoissoit pas le crime de leze-nation, mot qui dévoue au supplice public, celui qui, même faussement, en est accusé. Je n'avois pas autant d'espions que de citoyens, et autant de bourreaux que d'individus, payés par une assemblé, qui donne scandaleusement l'exemple du vice et de la spoliation, sous le nom sacré de l'ami des lois et de la liberté. Un comité des recherches, ne venant pas, suivant l'intérêt de cette assemblée, fouiller dans le sein des familles, et ne s'opposoit pas à la punition des scélérats, renfermés dans le sein d'une assemblée, dont il faut enfin connoître les forfaits. Ce même comité, n'avoit pas à ses gages des scélérats, stipendiés pour mentir et alimenter la calomnie. On n'entendoit pas dans les rues, les places et les jardins, ces cris horribles,

horribles, qui mettent en danger la vie des citoyens. Une lanterne ne servoit pas de potence, et les bourreaux n'inondoient pas les rues. L'homme qui sortoit de chez lui, espéroit pouvoir retourner tranquillement dans sa maison. Mais aujourd'hui, quel est celui d'entre nous, qui peut répondre, qu'en quittant ce qu'il a de plus cher, il pourra encore embrasser et serrer dans ses bras, son ami, sa femme ou ses enfans. Voilà donc le fruit d'une révolution si vantée, si chere à tout un peuple.

Quelle est notre position, depuis la convocation de cette assemblée : la voici.

L'argent est rare, la confiance publique perdue, et hors d'état de se rétablir. Le papier, moyen toujours vicieux dans son emploi, a remplacé le numéraire. Le riche est dépouillé, le clergé humilié, la religion sans aucun frein, les lois anéanties, le roi sans pouvoir et sans autorité, l'homme aisé absent ou poursuivi, le commerce ruiné, la force publique sans vigueur, la misere

et la faim accablant des milliers de citoyens, le malheureux refusé par celui qui pouvoit donner, et qui aujourd'hui, voit d'un œil farouche et inquiet, la misère qui l'attend lui-même.

A ces maux, ajoutez-y une armée indisciplinée, le soldat sans honneur, abandonné à l'insurrection et à la séduction, une assemblée composée par des gens insatiable d'honneur et de fortune, livré à la haine et au crime, voilà l'état de l'intérieur de la France.

Vous parlerai-je d'un ministre faux et perfide, qui a plongé dans l'abîme, une nation emportée dans son attachement pour un scélérat; et qui a pris pour des vertus, les vices les plus monstrueux. Montrerai-je à vos yeux, un roi malheureux et sans appui, chancelant sur les marches du trône dont il est renversé, abandonné par son peuple, et méconnu par des françois. Vous peindrai-je une reine, jeune, sensible et belle, victime des perfides conseils qu'on lui a donné, et dévouée aux horreurs de

la calomnie; répandant des larmes ameres dans le particulier, mais toujours noble et grande dans le public.

Quel sera le dénouement de l'assemblée. Le voici. Resté sans argent, sans ressource; le mécontentement devenu général, les grands ruinés, exilés ou absens, la confiance publique perdue, la banqueroute ne peut que suivre ces maux, trop vivement sentis maintenant, et principalement dans la capitale. Pour voir que la banqueroute arrive, il suffira de voir que ce qui peut l'occasionner, soit dans un particulier, soit dans un état : c'est la stagnation des affaires, c'est le défaut de confiance, la ruine du commerce et le manque de numéraire, remplacé par du papier : c'est les mauvaises spéculations en finances, et le dépouillement des gens riches, nécessaire dans un grand royaume. Ces causes sont trop réunies, trop connues, pour vouloir rien ajouter, qui nous mene à une certitude morale et bientôt trop physique. Qu'est-ce qui suivra la

banqueroute ? l'anarchie la plus cruelle, la stupeur dans laquelle nous sommes plongé, fera place à la rage et au desespoir. Le citoyen, égaré, méconnoîtra tous les principes, le peuple, désabusé, dans sa fureur, poursuivra les auteurs de ses maux. Le remords, s'il en existe encore pour certaines gens, arrachera peut-être des larmes aux auteurs et fauteurs de la perte du royaume. Les députés, coupables envers la nation, qui les jugera, avec cette sévérité de justice, innée dans le cœur de tout homme, leur demandera compte de leurs opérations, réclamera les droits qui lui ont été remis, et pourquoi ils ont outre passé leurs mandats. Quelle sera leur réponse alors ? aucune de satisfaisante. Quel sera leur sort ? je l'ignore, quant au physique.... mais au moral, haï, méprisé par les honnêtes-gens, ils seront en butte aux outrages, et à la vengeance de ceux qu'ils ont ruinés et livrés au désespoir, sans que la mere-patrie ait pu en tirer un soulagement

réel. Oui, Messieurs, vous ne serez pas toujours environnés d'une garde parisienne, et l'immensité d'une ville telle que Paris, ne vous dérobera pas à la vengeance et à l'honneur outragé. Mais il est encore un plus grand malheur : et le plus terrible de tous, c'est la guerre civile, qui semble d'elle-même ne s'annoncer que trop, par le mécontentement des Fédérés, partis pour toutes nos provinces, et par les troubles qui augmentent de toutes parts, qui au moment où j'écris, commencent à se multiplier et se propagent journellement. La discorde plane sur nos têtes, et elle attend pour sonner l'allarme.

Ah ! c'est assez annoncer les maux de ma patrie, c'est assez avoir déchiré un voile, qui pouvoit encore les cacher à une partie d'honnêtes citoyens, qui ont dû prévoir la fin tragique d'une assemblé qui a commencé par le meurtre et l'incendie, et dont les crimes ont été le prélude des maux qui nous accablent maintenant.

O vous citoyens zélés, qui aimez la vertu, qui chérissez votre patrie, dont le génie embrasse les calculs les plus vastes et les plus étendus, dont l'amour du bien annonce la sensibilité de votre ame ; venez au secours de votre patrie, rangez-vous autour de votre roi, courez vous jeter à ses pieds, essuyez les larmes d'un pere tendre, d'une reine aimable et sensible : dévouez à la haine les scélérats qui l'ont trompée, mais ne faites pas avaler jusqu'à la lie, la coupe d'amertume dont les levres ont été abreuvées; oui, françois, c'est une femme, c'est votre reine que vous avez outragée, songez qu'égarée, elle ne fut point coupable des horreurs dont on l'accuse journellement; que les larmes du repentir d'un peuple entier, que les marques de sa tendresse, fassent oublier à un roi bon et sensible, les chagrins qui l'accablent. Il est votre pere, votre roi, montrez-vous françois, c'est tout dire, ce mot embrasse la fidélité, le courage, la grandeur d'ame et l'amour de son maître. Dès ce moment, l'union

et l'obéissance, régnant entre le roi et le peuple, nous pourrons éloigner des maux qui sont prêts à nous accabler, et le bonheur qui nous a été si long-tems promis, va désormais régner parmi nous, il n'en existe aucun sans l'union et la concorde. Quelle occasion plus belle pour nous, françois, que celle de la fête de notre roi, l'époque et le jour de sa naissance : pensez que Saint-Louis, le patron de la France, le plus pieux de nos rois, fut adoré de son peuple, et qu'il se sacrifia pour lui. Que la mémoire d'un si bon prince attendrisse le cœur des françois, et le dispose à l'amour de son maître. Oui, offrons au roi un bouquet, digne de la majesté du trône, et digne de nous; que nos cœurs soient ce bouquet, que les élans de notre amour parviennent à ses oreilles; que ce jour soit la fête des françois, et l'époque du bonheur du meilleur des rois. La joie d'un côté et la sensibilité du monarque, rendront ce moment précieux à tout un peuple, fait pour respecter, adorer son

roi, et digne d'en être aimé, par les preuves de son amour.

O vous, braves militaires, fidele noblesse, qui avez toujours combattu pour votre patrie, et quelquefois sous les yeux de votre roi, venez montrer à toute la nation vos nobles cicatrices ; dites au meilleur des rois : Sire, la derniere goutte de notre sang est prête à couler pour vous, l'honneur l'exige, et notre amour le commande.

FIN.